

À L'OMBRE DE CINQ GIBETS

Un Russe qui aime sa patrie ne peut parler froidement de ces hommes ; ils sont notre gloire la plus pure [...] ils sont nos saints, nos héros, les martyrs de notre liberté, les prophètes de notre avenir ! Du haut de leurs gibets, du fond même de la Sibérie [...] ils ont été notre salut, notre lumière, la source de toutes nos bonnes inspirations, notre sauvegarde contre les influences maudites du despotisme.

BAKOUNINE sur les Décembristes.

La Révolution russe se poursuit pendant un siècle. Son prélude se joue en 1825, en ce mois de décembre qui voit périr les décembristes et leur donne son nom.

Entré dans le cycle de l'histoire beaucoup plus tard que l'Occident, la Russie, encore au XIX^e siècle, se développe en l'absence totale du peuple. Cette grande masse de paysans illettrés, dont la moitié sont des serfs, mène une vie à part, ignorée de tous. Ceux qui sont au sommet de la pyramide habitent leur propre pays comme des étrangers une colonie : leurs habitudes, leur langue, leur culture, sont d'importation. La noblesse même n'a pas de droits constitutionnels. Le tsar règne en autocrate absolu. Lorsqu'Alexandre I^{er} laisse son empire non à son fils aîné Constantin mais au cadet Nicolas, il n'a communiqué sa décision ni à ses ministres ni au conseil d'État ni à ses fils eux-mêmes, et pendant quinze jours les deux princes échangent des lettres courtoises dans

lesquelles ils s'offrent mutuellement la couronne qu'ils considèrent tous les deux comme un bien privé.

Mais dans la jeunesse aristocratique il y a déjà des hommes qui pensent différemment ; des officiers surtout qui, dans les guerres contre Napoléon, ont connu l'Europe et en ont rapporté des idées libérales. Ils conspirent pour donner une constitution à la Russie et la libérer du servage. A l'avènement de Nicolas ils comprennent que toute évolution réformatrice du despotisme est exclue pour longtemps. Alors ils s'insurgent et descendent dans la rue.

Les décembristes ne sont pas un parti : ils sont une génération. Seuls leurs meilleurs représentants sont organisés dans des sociétés secrètes, mais ils sont entourés de la sympathie de tout ce qui est jeune et enclin au progrès. Pour la plupart, ils croient encore qu'il suffit de changer de Tsar. Le plus avancé parmi eux, le colonel Pestel, est déjà républicain et même socialiste. C'est lui qui exprime le programme des décembristes dans une seule phrase. Il la dit à son père qui est gouverneur général de la Sibérie et qui lui rend une dernière visite pour l'insulter encore avant son exécution. « Enfin, qu'auriez-vous fait en cas de victoire ? » demande-t-il. Et Pestel de lui répondre : « Nous aurions libéré la Russie de monstres comme vous. »

Les décembristes veulent faire leur révolution pour le peuple, mais ils ne conçoivent pas encore qu'elle soit faite par le peuple. Ils n'essaient même pas de gagner les masses populaires à leur entreprise. Leur façon d'agir est tout à fait celle des révolutions de palais, si différent qu'en soit le but.

Dans le Sud, l'insurrection, à peine éclatée, est réprimée. A Saint-Pétersbourg, ils sont quelques centaines qui, à la fin, vont consciemment à la mort, afin de donner au moins l'exemple. Beaucoup d'entre eux meurent sur la Place du Sénat sous le feu de la batterie qui les écrase. Cinq sont condamnés à mort, cent vingt disparaissent dans les forteresses et en Sibérie, plusieurs centaines d'autres sont envoyés dans des provinces lointaines ou mis sous la surveillance de la police. Lorsque Pestel est hissé au gibet, la corde se casse et il tombe à terre, la figure meurtrie. « On

ne sait pas même pendre en Russie ! » s'écrie-t-il, avant que le bourreau achève son œuvre.

Comparé aux hécatombes que les bouleversements politiques du xx^e siècle causeront, le nombre de ces victimes semble minime. C'est pourtant la fine fleur de la Russie, à peine éveillée à la conscience d'elle-même. Les décembristes laissent derrière eux un vide qui ne sera jamais comblé. Avec eux meurt toute une génération.

Les décembristes n'ont pas de successeurs. Le peuple pour lequel ils sont morts ne sait ou ne comprend rien de leur sacrifice. Dans la noblesse leur mémoire ne suscite que de vagues sentiments de honte, de gêne, de peur ; à peine ose-t-on parler de « ces malheureux ». Deux jeunes gens, Herzen et Ogareff, se jurent de les venger, sans qu'ils pensent, eux non plus, à franchir la limite qui les sépare des masses populaires.

Pendant un demi-siècle, la Russie ne bouge pas. Le plus grand empire du monde s'incline sans aucune résistance devant le knout de Nicolas I^{er}. Autour du tsar le vide est absolu : aucun mouvement politique, à peine des discussions littéraires. Il n'y a rien. Toutes les forces latentes de la Russie périssent avant qu'elles puissent se développer, avant même qu'elles puissent naître. Ces terres immenses d'où plus tard sortiront une littérature, une musique, qui enrichiront le monde entier, restent en friche. Les *slavophiles* essaient en vain de fouiller ce sol aride pour y découvrir des trésors cachés. Leurs recherches ne mettront au jour que des pierres dont s'ornera le grand édifice de la réaction autocrate. Tout au plus quelques intellectuels jettent au péril de leur vie un peu de semence importée de l'Ouest.

Dans ce silence, dans cette obscurité, un seul homme part en guerre contre le tsar. Lui, le premier, se révolte ouvertement, lui, le premier, cherche le peuple. Cet homme, c'est Michel Bakounine. Il est le chef de file. Toute une jeunesse, sans cesse renouvelée, marchera sur ses traces et des générations entières dans leurs luttes, leurs espoirs, leurs sacrifices auront les yeux fixés sur lui.

Sa silhouette gigantesque planera longtemps sur la Russie, comme le prophète et le symbole du paysan slave. Avec lui commence la Révolution russe.

Mais Bakounine est non seulement un révolutionnaire russe, il est aussi un révolutionnaire international et le créateur d'une doctrine de la révolution universelle. Il est tout cela et plus encore. Le décrire ce n'est donc pas évoquer une vie, une époque, une théorie ; c'est évoquer un principe vital, le plus vital qui soit : la révolution elle-même.

Bakounine et la révolution se confondent. Il la représente, il l'incarne, il la porte dans ses entrailles. Elle est sa raison d'être, elle le met dans son atmosphère appropriée, elle l'attire et le marque de son empreinte. Sa vie ne se déroule pas comme une carrière, fût-ce une carrière révolutionnaire, avec des points culminants ou avec des péripéties, mais comme une seule et même lutte dont les différentes phases s'ordonnent, dans leur diversité, autour d'un thème unique. Malgré toutes ses évolutions, il ne change pas. Il n'offre que plusieurs aspects d'une activité qui reste toujours la même, non pas tant par ses méthodes ou par ses buts immédiats que par sa volonté, sa conception, sa conscience.

Les anarchistes se réclament de lui. Mais ce qu'il leur a donné c'est plus encore l'exemple que la doctrine. Car Bakounine est le chef-né. Vivant, il trouve partout des hommes qui le suivent : il n'a pas besoin de les chercher ; il s'impose simplement par sa présence ; de sa personne rayonnent instantanément l'autorité, le prestige. Même mort, il communique son tempérament aux révolutionnaires. Il y a sans doute peu d'hommes qui soient devenus anarchistes, uniquement parce qu'ils ont lu les œuvres de Bakounine. (A l'inverse des marxistes pour lesquels la connaissance de la doctrine de Marx est souvent primordiale.) Les anarchistes le rencontrent sur leur chemin, ils n'ont pas besoin de se laisser convaincre par lui, ils se reconnaissent tout de suite en lui. Ils trouvent en lui leur idéal : l'homme d'action qui est en action perpétuellement. Et voilà leur précurseur ! L'histoire de la rencontre d'un anarchiste avec

Bakounine mort ou vivant est toujours la même. C'est le coup de foudre. Leur coïncidence théorique n'est que postérieure.

Le fil des événements nous amènera à parler souvent des relations entre Bakounine et Marx. Mais, dès maintenant, il est intéressant de mettre les deux hommes face à face. Il est difficile de le faire avec objectivité et sans se laisser égarer par une sympathie personnelle vers l'un ou l'autre. Il faut cependant considérer que leur opposition est d'une portée historique, quoique la différence de leurs caractères semble être d'abord d'ordre physiologique.

Karl Marx est, sans nul doute, un des esprits les plus profonds de son temps ; ce n'est pas par hasard qu'il a donné son mot d'ordre à tout un siècle. Du fait qu'il a créé la théorie de la révolution sociale, on peut bien déduire qu'il est un révolutionnaire ; mais, pour le comprendre, il faut avoir recours à cette dialectique qui lui est si chère : l'effet n'est que le résultat de prémisses contraires.

Il n'a pas de biographie. Trente ans de British Museum, une table à écrire, des livres : voilà toute sa vie. Il disparaît derrière son œuvre ; passant son temps dans un observatoire, il n'est qu'un cerveau. En dépit de ses manières brusques, il exerce une réelle autorité sur tous ceux qui l'approchent. Seulement, leur nombre est restreint. Car la façade personnelle du grand homme est quelque peu ennuyeuse. Ce révolutionnaire donne plutôt l'impression d'un bourgeois ou, pour être plus exact, d'un professeur d'université barbu et entiché de son importance. On l'admire, mais on ne l'aime pas. On ne peut imaginer que quelqu'un puisse entrer chez lui et lui donner dans le dos une tape amicale. Engels lui-même ne l'eût pas osé. On voit mal même le jeune Marx se promenant, bras dessus bras dessous, avec des amis, durant ces nuits sans fin où l'on échange des confidences.

Bakounine est tout le contraire. C'est le grand ami : on l'embrasse, on rit avec lui, on pleure contre son épaule. Il n'a pas de chez soi, mais on atteint son intimité à quelque endroit qu'il se trouve. Sa vie est sans cesse en ébullition, il parcourt l'Europe, il échafaude des projets souvent fantastiques, il aime et est aimé, il hait et est haï ; puis il se réconcilie, toujours sincère, toujours

changeant d'humeur : aujourd'hui optimiste enthousiaste, demain pessimiste en détresse ; généreux, ingénu et rusé à la fois, un enfant encore sous des cheveux blancs.

La différence entre ces deux hommes, entre ces deux formes de la révolution, la scientifique et la spontanée, est tout à fait celle que Nietzsche découvrit dans tout le domaine de l'Esprit et qu'il appela la clarté apollinienne et l'ivresse dionysiaque. On peut la résumer, plus concrètement, en rappelant que pendant la Révolution de 1848, Marx était rédacteur d'un journal, révolutionnaire bien entendu, tandis que Bakounine luttait sur les barricades de Prague et de Dresde comme un des chefs de l'insurrection. On peut, enfin, exprimer cette différence dramatique par une formule : Marx est étudié, Bakounine est imité.

Les deux hommes se heurtent dans la vie comme dans un drame. Ils se retrouvent à tous les moments décisifs de leur existence, comme deux héros, porteurs d'idées différentes, auxquels le poète aurait donné au surplus des caractères opposés. Et ce grand débat n'est pas clos par la mort des protagonistes. Leurs conceptions subsistent, et même leurs tempéraments survivent dans leurs héritiers. Marx et Bakounine se combattent aujourd'hui comme hier ; seulement, leurs successeurs trouvent leur champ de bataille transporté de la théorie à la réalité.

Le xx^e siècle a mis le socialisme à l'ordre du jour, et la question qui sépare Marx de Bakounine, la question de savoir si la cité future doit être étatiste ou fédéraliste, autoritaire ou libertaire, se pose dans toute son importance. Il serait vain de vouloir diminuer ce différend. Pourtant, une synthèse est nécessaire. Elle est même inévitable. Et l'histoire aime les compromis : non pas qu'elle ratifie les tractations de partis et ces pactes d'unité dont rêvent les tacticiens ; elle construit ses compromis elle-même. Mais personne ne peut anticiper le jugement d'un avenir qui aura résolu les problèmes les plus insolubles du présent.